LES IDÉES ET LES FAITS

COUP D'ŒIL QUOTIDIEN

Le Congrès eucharistique

Vienne, le 6 juin.

A l'occasion de la Fête-Dieu, le cardinal archevêque de Vienne, Mgr Nagl, adresse aux fidèles une lettre pastorale dans laquelle il envisage la grande fête d'aujourd'hui comme une préparation à la procession universelle du Saint Sacrement et au Congrès eucharistique du mois de septembre prochain.

Cette année, dit le cardinal archevêque, mon cœur déborde de joie à l'approche de la Fête-Dieu, car dès maintenant je vois comment le Congrès eucharistique dont je vous ai précédemment annoncé l'approche, a conquis les cœurs des fidèles, qui rivalisent tous de zèle pour la glorification du Sauveur présent dans le Sacrement de l'autel ; ferveur et le dévouement avec lesquels Vienne se prépare à cette solennité auguste ne peuvent naître que dans des âmes vraiment croyantes. La maison régnante donne l'exemple en se mettant au service de cette cause sainte; un concours énergique est fourni par la noblesse et la bourgeoisie ; pauvres et riches coopèrent à la dignité de l'hommage qui va être rendu au Roi commun de toutes les âmes qui nous invite : « Venez tous à moi ! »

« Je souhaite, continue Mgr Nagl, que mon appel pastoral pénètre dans les familles, à la ville comme aux champs, qu'il ait son écho dans les châteaux, dans les maisons des bourgeois, dans les chaumières des pauvres, qu'il remémore à tous la foi en ce mystère du Très Saint Sacrement de l'autel et qu'il fournisse à cette foi une expression marquée plus fortement dans leur vie. La sainte Eucharistie est la plus grande œuvre de l'amour divin et le témoignage suprême de la grâce divine, car l'âme trouve en elle non seulement le terme du repos qui marque la fin de la vie terrestre, mais aussi le gage de la vie éternelle. Elle est le point suprême de ce que nous pouvons atteindre sur la terre ; elle est le commencement de cette communauté de vie avec Dieu qui consommera la félicité du ciel.

« Le Congrès eucharistique est institué pour contribuer à fortifier, en l'âme des catholiques zélés, la foi à la présence du Christ dans le Très Saint Sacrement, mais aussi pour la renouveler, avec la grâce de Dieu, dans le cœur des tièdes, et enfin pour donner à ceux qui se tiennent hors de la foi l'occasion publique de se renseigner sur la teneur de notre croyance à la sainte Eucharistie. »

Mgr Nagl mentionne en passant les attaques de l'ennemi « qui ne pouvait manquer d'élever la voix et qui, aidé de la presse, essaye de mêler cette fête universelle aux controverses du jour. Il ne réussira pas dans son dessein, dit le cardinal, car, parlant avec le prophète, nous pouvons dire qu'il en est plus avec nous qu'avec eux. Que ces attaques servent au moins à réveiller la froideur des catholiques indifférents, à leur ouvrir les yeux, à leur faire sentir l'heureux privilège qu'ils ont d'être catholiques, à les faire sortir du camp de ceux qui cherchent à dénaturer les intentions les plus pures pour parvenir au but poursuivi par l'ennemi du genre humain, qui est de perdre les âmes et de l'associer des compagnons de sa haine de Dieu et de sa peine éternelle ».

Le cardinal termine par un appel aux hommes : il les exhorte à manifester leur foi en prenant part à la procession du Congrès, à la consolider en eux-mêmes par sa manifestation publique, et à donner ainsi un exemple qui procure le courage au faible.

*

J'ai cru devoir relater presque intégralement les paroles de Mgr Nagl, soit parce qu'elles définissent nettement le sens du Congrès eucharistique, soit pour donner une idée de la manière de ce prélat apostolique dont la parole n'est jamais entendue sans profit.

Toutes les sections préparatoires travaillent avec ardeur. La question qui préoccupe le plus est celle du logement des congressistes, des commodités à leur assurer dès le moment de leur arrivée, durant tout leur séjour jusqu'au départ. Un bon spécialiste en problèmes relatifs au mouvement des étrangers publie aujourd'hui une étude dont les conclusions sont qu'étant donné la masse prévue de 150 000 à 200 000 personnes Vienne va se trouver au-dessous de sa mission, à moins que la ville, les pouvoirs publics et au besoin l'administration militaire ne coopèrent à la solution du problème.

Je ne conseillerai toutefois à personne de se laisser troubler par ces considérations : il y aura place pour tous ; nul ne couchera à la belle étoile, et les avenues de Vienne sont assez spacieuses pour la circulation de 200 000 étrangers et plus.

ACH. PLISTA.

Le bicentenaire de J.-J. Rousseau

On lit dans la *Croix de Marseille* :

Nous venons apporter notre contingent à la célébration du bicentenaire de Jean-Jacques Rousseau. Les étudiants de Montpellier, à qui Jules Lemaître a écrit une si belle lettre de protestations contre le faux philosophe, point du tout national, esprit bargneux et sophistique, qui a perverti les consciences, pourront ajouter à leur dossier touchant ces fêtes la suivante que nous éditons aujourd'hui pour la *première fois*. Elle nous a été communiquée par M. Henry G. de la Soissière, propriétaire à Tournon (Ardèche), et nous l'avons *copiée* sur l'original même. Elle est écrite en caractères très fins, à peine lisibles, par Jean-Jacques *lui-même*, à *M. Gagnière, médecin à Saint-Vallier (Ardèche)*, un excellent homme, qui avait envoyé à l'ennemi de toute société civilisée un de ses ouvrages pour savoir ce qu'il en pensait.

Voici ce que lui répondit l'écrivain *grincheux* par excellence, adversaire déclaré de tout ce qui était supérieur, jaloux de toute autre célébrité que la sienne.

Il commence d'abord par servir un quatrain *ex generis* à ce brave M. Gagnière :

» Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel, démasque les imposteurs
Et force leurs barbares cœurs
De s'ouvrir aux regards des hommes. »

Après *ce poulet*, Jean-Jacques commence (nous garderons l'orthographe de l'époque) :

17 13/2 70 (17 février 1770).

« Je ne sais point du tout, Monsieur, ce qui *convient* ou ne *convient pas* au public ; je suis un très mal-adroit donneur d'éloges : étant, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, et ne pouvant vous être utile à rien, je *ne veux pas voir* votre poème. Je vous salue, Monsieur, bien humblement.

» J.-J. ROUSSEAU. »

A la suite de cette lettre, écrite de la propre main du solitaire d'Ermenonville, celui qui l'avait reçue écrivit sur le reste du papier laissé libre par une si courte et *si peu courtoise* réponse les lignes suivantes qu'il envoya à l'auteur du *Contrat social* :

Réponse :

« Voici Rosseau ce que nous sommes
Le ciel rendit bons tous nos cœurs ;
Mais, n'écoutant point ses faveurs,
Nous vivons le jouet des hommes !

» Vous ne savés point du tout, Monsieur, à ce que vous me faites l'honneur de m'écrire, ce qui convient ou ne convient pas au public.

» Pourquoi donc vous *êtes-vous avisé* d'en être le *Réformateur*, soit *dans l'éducation*, soit *dans la législation*, soit *dans le sacerdoce* ; et enfin jusqu'à vouloir *nous persuader* que nous *devons marcher à quatre pieds*. Au reste, mon intention étoit (était) de demander votre avis sur quelques morceaux de mon ouvrage, et non pas de *mendier* des éloges.

» Si un disciple de Socrate s'était mis en chemin dans la rigueur de la saison pour le consulter, je vous demande : ce sage d'autrefois renvoié sans l'entendre ?

» Mais chez vous :

» *La science n'est qu'un vain nom* ;
Elle *parle par jalousie* ;
Le plus souvent dans son jargon,
La haine se mêle à l'envie.
Quitter cet esprit pointilleux ?
Ne *vantés plus votre sagesse ?*
Et devenant *moins orgueilleux*,
Vous connoîtrés (*connaîtrez*) *la jeunesse !*

» Je suis, Monsieur, votre très honorable et très obéissant serviteur,

» GAGNIÈRE, *méd.*,

» à Saint-Vallier, le 6e mars 1770. »

Avouez que ce dernier trait lancé par le spirituel docteur est bien à point ; et que Jean-Jacques, dans son immense orgueil, en dut sentir la blessure.

Notez que sur l'adresse écrite de la main même de Rousseau se trouve un cachet en cire, avec une *lyre au milieu*. Sans doute pour indiquer son charmant caractère et combien la musique devait l'adoucir !

Cette lettre en dit plus que de longs articles : « car, le *style*, c'est l'homme ! »

Et voilà celui dont on propose à notre jeunesse *universitaire* et *primaire* de fêter la naissance : l'ennemi de la société organisée, le promoteur de l'*union libre*, le destructeur de la famille, l'inspirateur des Robespierre et des Danton ! !

A. A.

Un nouvel évêque savoyard

On nous écrit :

La *Croix* nous apporte la nouvelle de l'élévation à l'épiscopat du P. Jean-Claude Combaz, des Missions étrangères de Paris, élu évêque de Nagasaki.

Le P. Jean-Claude Combaz est né en 1856, à Saint-Beron, charmante paroisse du diocèse de Chambéry, située sur la ligne de Saint-André-le-Gaz, à l'entrée des gorges de Chailles, au terminus du tramway qui dessert Saint-Laurent-du-Pont et la Grande-Chartreuse.

Il fit ses études au Petit Séminaire de Pont-de-Beauvoisin — fermé en 1906 et transporté à La Villette, — qui semble être une pépinière pour l'épiscopat du Japon.

Ses études terminées en 1875, il entra au Séminaire de la rue du Bac, d'où il partit en 1880 pour Nagasaki. Il y rencontra un ancien condisciple du Pont, le P. François Bonne, mort il y a quelques mois, archevêque de Tokio.

Lorsque le P. Bonne fut nommé supérieur du Grand Séminaire, le P. Combaz devint son collaborateur dévoué. Au moment de la nomination du P. Bonne à l'archevêché de Tokio, il refusa la charge de supérieur du Séminaire pour rester professeur et procureur.

Le voilà à la tête de ce cher et beau diocèse dans lequel il a passé de si longues années et dont il a formé presque tous les prêtres indigènes. *Ad multos annos!*

C'est le vœu de tous les anciens de Pont-de-Beauvoisin et de La Villette, si fiers de voir tant des leurs se succéder dans les charges épiscopales. Car, après Mgr Guillon, fusillé par les Boxers dans sa cathédrale à Moukden en 1900, après Mgr François Bonne, archevêque de Tokio, mort le 12 janvier dernier, il reste encore au Japon Mgr Berlioz, évêque d'Hakodaté, et Mgr Combaz, évêque de Nagasaki. Tout près, en Mandchourie, Mgr Choulet, évêque de Moukden, et plus loin, aux Indes anglaises, Mgr Bottero, évêque de Kumbakonam, sont aussi des enfants de Pont-de-Beauvoisin comme, en France, l'évêque de Nancy !

Quelle couronne pour un Petit Séminaire !

Correspondance

AVIS IMPORTANT. — Il n'est répondu, dans ce journal, sans garantie de délai, qu'aux demandes de renseignements présentant un intérêt général et accompagnées d'un timbre-poste de 10 centimes. Toute demande ne donnant pas le nom et l'adresse complète du requérant sera considérée comme nulle.

(854) M. P., à M. (Bouches-du-Rhône). — Engrais. — 1° Essayez de donner actuellement à les platanes, 500 grammes de nitrate de soude, en l'épandant sur tout le tapis-couvert par la tête de ces arbres, et, en novembre ou pendant l'hiver, donnez-leur, par 2 mètres carrés, en l'enfouissant à la bêche, un mélange de : Chlorure de potassium 400 grammes, nitrate de soude, 100 grammes, superphosphate 12 à 14 100 grammes.

2° Oui, les engrais dont vous parlez peuvent être donnés à ces plantes, soit en les épandant sur le sol, soit en arrosages ; mais le sulfate de fer ne saurait les remplacer car ce n'est pas un engrais.

3° Oui, mais toujours comme complément l'engrais organique : fumier ou autres ; mais les doses varient suivant les plantes à traiter.

(855) M. J.-F., à S. (Vosges). — Crapaud du cheval. — Le crapaud est généralement considéré comme incurable, tenant au tempérament lymphatique de l'animal. (Voyez notre *Manuel de médecine vétérinaire*, un vol. 1 fr. 15 franco.)

Bien que cette maladie ne soit pas contagieuse, il est toujours bon de désinfecter l'écurie par des lavages à l'eau bouillante additionnée de 5 à 10 pour 100 d'acide sulfurique (50 à 100 grammes par litre d'eau), puis il faudra la maintenir bien sèche et toujours propre.

(859) M. D., à S. H. (Vendée). — Fleurs de tilleul. — Toutes ont la même valeur médicale et peuvent être employées avec le même avantage, en infusion théiforme, à environ de 8 à 10 grammes par litre d'eau bouillante, dans la généralité des affections nerveuses, les indigestions, les refroidissements et au début des fièvres intermittentes ; mais il ne faut pas employer la feuille du milieu, de laquelle part le pédoncule de la fleur. — Ces fleurs se récoltent en juillet. — On leur associe souvent des fleurs de camomille et des feuilles d'oranger, lesquelles ont les mêmes vertus antispasmodiques.

(862) M. H. M., à E. (Calvados). — Beurre difficile à faire. — Si le beurre ne se forme pas, il faudrait mélanger à la crème, une cuillerée à bouche, par 5 ou 6 litres, d'un mélange par parties égales d'eau-de-vie et de vinaigre ; mais s'il se forme et s'attache aux parois de la baratte et de l'agitateur, il faut verser dans la baratte de l'eau à la température la plus basse possible, y ajoutant même — si la chaleur était forte — de la glace pilée.

(867) M. P. D., à C. (I.-et-L.). — Bouillie bourguignonne. — Voici la manière de préparer la bouillie bourguignonne lysolée, comme traitement complet contre le mildiou, l'oïdium et les insectes.

Produits employés :

Pour le premier arrosage, sulfate de cuivre, 900 grammes ; chaux vive, 150 à 180 ; soufre Carat liquide, 2 litres ; Lysol, 1/4 ; eau, 100.

Pour le deuxième arrosage, sulfate de cuivre, 1 kilo à 1 k. 300 gr. ; chaux vive, 181 à 225 gr. ; soufre Carat liquide, 3 litres ; Lysol, 1/3 ; eau, 100 litres.

Pour le troisième, s'il y a lieu, sulfate de cuivre, 1 k. 300 à 1 k. 500 gr. ; chaux vive, 225 à 150 grammes ; soufre Carat liquide, 3 litres ; Lysol, 1/2 ; eau, 100.

(880). Mlle D. A., à F. (Hérault). — Courtilières. — Chercher l'entrée des galeries de ces ravageuses et y enfoncer à 10-15 centimètres de profondeur une capsule de sulfure de carbone, puis boucher cette galerie avec le pied ; elles seront ainsi asphyxiées.

(864) M. A. B., à S.-M. (Ain). — Tourne du vin. — Le meilleur traitement à donner à ce vin ce serait le chauffage à 65° C. ; mais si vous n'avez pas les appareils voulus, vous pourriez y mélanger, en agitant, 50 à 100 grammes d'acide tartrique par hectolitre, puis vous le collerez et le soutirerez dans un fût bien mèché. Quant au fût qui le contient actuellement, il faudra le laver une ou deux fois avec une solution d'acide sulfurique à 10 pour 100 (en versant goutte à goutte 100 grammes d'acide dans un litre d'eau), puis rincer plusieurs fois à l'eau claire.

(885) M. A. C., à B. (Vosges). — Lait rose. — Faites visiter cette bête le plus tôt possible par un vétérinaire, qui jugera quelle peut être la cause de cette coloration et le traitement à y opposer. En tous cas, il serait prudent de ne pas livrer ce lait à la consommation, même à celle des porcs.

(883) M. F. B., à P. (Drôme). — Frisolée des pommes de terre. — La maladie que vous nous signalez est la frisolée. On la combat au moyen de solutions cupriques en pulvérisation, mais le vrai remède est encore à trouver.

(863) M. l'abbé J. D. (Landes). — Molettes de cheval. — Si ces molettes sont au début, des bains d'eau froide pendant plusieurs heures par jour ou des douches avec une solution de Lysol à 5 pour 100, ou encore des massages ou des bandes de flanelle enroulées de bas en haut, depuis le sabot jusqu'au-dessus du boulet, pourront en triompher ; sinon, il faudra appliquer un onguent fondant quelconque ou faire appliquer des pointes de feu par le vétérinaire.

LE FANAGE

BUT DU FANAGE

Le fanage consiste à enlever à l'herbe verte près des quatre cinquièmes de son poids d'eau. Tel est le but premier et principal. Il a pour but secondaire de communiquer au fourrage un arôme des plus agréables, tout en lui conservant sa valeur alimentaire et sa couleur.

Le cultivateur ne se rend pas toujours bien compte des raisons de telle ou telle manière de faire le travail si important du fanage. Il serait intéressant, sinon de voir les diverses opérations du fanage dans le détail — ce qui serait long et fastidieux — du moins d'exposer quelques principes, quelques règles à observer pour atteindre le but que l'on se propose.

Le fauchage des prairies artificielles, surtout de la luzerne, étant plus avancé que celui des prairies naturelles, voyons le fanage de l'herbe des prairies naturelles.

PRINCIPALES RÈGLES A OBSERVER

Je ne l'ignore pas, le grand facteur dont il faut tenir compte au moment du fanage, ce sont les conditions météorologiques, c'est la température, le temps qu'il fait. Quand le temps est beau, le fanage se fait rapidement et, sans difficulté, on obtient un foin de première qualité. En appliquant toutes les règles et en prenant toutes les précautions possibles, il est difficile d'obtenir un bon foin par un temps pluvieux.

Par un temps normal, quelles sont les principales règles à observer pour conserver au foin sa couleur et sa valeur alimentaire et lui communiquer un excellent arôme ?

1° Il faut EVITER D'EXPOSER A LA PLUIE OU A LA ROSÉE l'herbe qui a subi un commencement de dessiccation. Cette herbe, lessivée par les eaux de pluie et les rosées, perd sa belle coloration, et surtout elle perd une certaine quantité de principes nutritifs, comme des matières sucrées.

Dans ce but, le fanage ne sera commencé, le matin, qu'après la disparition complète de la rosée ; ce serait une erreur déplorable d'éparpiller les andains ou les petits tas sur un gazon non ressuyé.

C'est aussi pour éviter cette action funeste de la rosée que, chaque soir, l'herbe sera soigneusement ramassée avec le rateau et mise en tas de plus en plus gros : veillottes, meulons, meules.

La pluie ne produit pas ces mauvais effets sur l'herbe fraîchement coupée. « Tant que l'herbe conserve en quelque sorte sa vie, dit Mathieu de Dombasle, l'eau ne fait que glisser sur sa surface ; tandis qu'elle en pénètre toute la substance comme une éponge, lorsqu'elle est déjà presque sèche. »

2° L'herbe NE DOIT PAS ÊTRE LONGTEMPS EXPOSÉE AU SOLEIL sans être travaillée et le temps le meilleur est un temps sec et chaud, mais à ciel couvert.

Les corps aromatiques, qui donnent une saveur toute spéciale au bon foin, sont avant tout des produits de fermentation. Or, cette fermentation n'a pas le temps de se produire, quand un soleil très ardent sèche l'herbe trop vite. Elle est au contraire poussée trop avant et elle amène la pourriture, quand l'air est trop humide.

Il importe donc de favoriser l'accès de l'air chaud et sec dans toute la masse et le meilleur moyen est de soulever l'herbe et de la retourner, en la pressant le moins possible contre le sol.

Il importe aussi de la soustraire à l'action trop vive des rayons du soleil et le meilleur moyen est d'étendre l'herbe, le deuxième et le troisième jour, d'autant moins que le soleil est plus ardent.

Après trois ou quatre jours de fanage, on met le foin en meules. Celles-ci doivent être soigneusement faites et bien comprimées. Il faut faire en sorte que, dans chaque meule, la partie du milieu soit à l'avance sur les bords. De cette manière, la meule, une fois rassise, se laissera difficilement pénétrer par les eaux de pluie.

FENAISON PAR LA PLUIE

En temps de pluie, de quels moyens dispose-t-on pour récolter l'herbe des prairies naturelles ?

On peut faire sécher l'herbe sur des siccateurs ou perroquets. Ce sont des piquets de bois de trois mètres de long, enfoncés verticalement dans le sol. Ces piquets supportent des bras transversaux de 60 centimètres. Le fourrage vert est disposé sur ces bras transversaux. Il peut de la sorte supporter plusieurs jours de pluies torrentielles sans se corrompre.

L'herbe peut être placée sur les siccateurs, quelques heures après le fauchage ; mais il est prudent de ne pas se servir de fourrage, mouillé par la pluie.

Si, malgré les prévisions, le temps reste beau, l'herbe ainsi disposée se fane bien ; elle est soustraite à l'humidité du sol et exposée aux courants d'air, de sorte qu'elle conserve toute sa valeur nutritive, son arôme et sa couleur.

45 siccateurs suffisent pour le fanage d'un hectare. Ils peuvent aussi rendre de grands services pour le fanage des luzernes.

Dans les années pluvieuses, il est encore à conseiller de pratiquer *l'ensilage des fourrages verts*. J'ai traité cette question tout au long l'an dernier dans *L'Echo*.

Enfin, toujours, mais surtout en période d'humidité excessive, qui contrarie la fenaison, il est bon de procéder au *salage* des foins, à raison de 10 à 12 kilos de sel dénaturé par 1.000 kilos de foin. Le sel absorbe une certaine quantité d'eau, il empêche les moisissures de se produire, il rend le foin plus succulent et plus digestif et il permet d'introduire dans la ration ce condiment dont tous les animaux se montrent si friands.

J.-B. SOYEZ.
Professeur d'agriculture à Bavay.

Echo des Syndicats Agricoles.

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

DÉBOUCHÉS POUR LES MACHINES UTILISÉES DANS L'INDUSTRIE SUCRIÈRE EN RÉPUBLIQUE DOMINICAINE.

Le développement favorable de l'industrie sucrière, dans la République Dominicaine, mérite que l'on examine les possibilités de débouchés qu'offrent, à nos constructeurs, les plantations de cannes à sucre et les raffineries de sucre de ce pays.

On signale comme offrant particulièrement de l'intérêt : les installations de moulins pour le broyage de la canne, les chaudières et les presses à filtrer. Il ne faut cependant pas se dissimuler que les entreprises dominicaines accordent une préférence marquée aux produits américains, parfois aussi à ceux de provenance anglaise. Toutefois, les voitures en usage dans ces entreprises sont presque toutes fournies par l'industrie allemande. Un constructeur allemand a fourni également, dans ces derniers temps, des presses à filtrer à une entreprise italienne établie dans la République. Les sacs pour l'exportation du sucre proviennent, en majeure partie, de Calcutta et les huiles à graisser d'Allemagne. Le ciment est importé des Etats-Unis et d'Allemagne.

(D'après les « Nachrichten für Handel und Industrie, de Berlin).

PENSÉE

Je chassais à Bruyères avec un de mes amis qui professait l'athéisme. Mon scepticisme à moi ne m'empêchait pas de saluer au passage Jésus-Christ sur son Calvaire. Passant devant le Christ du Mont-Saint-Pierre, je saluai gravement : mon ami éclata de rire.

— Tiens, me dit-il, tu vas voir comment je fais le signe de la Croix.

Il appela son chien, lui mit sa casquette et lui secoua la tête pour qu'il saluât.

Ce ne fut pas assez, il lui prit la patte et lui fit faire le signe de la Croix.

La pauvre bête se mit à aboyer douloureusement ,étrangement, furieusement...

— Eh bien ! es-tu content ? dis-je à mon ami.

— Très content, me répondit-il.

Mais il était pâle comme la mort.

Nous chassâmes comme de coutume ; mais voilà qu'à notre retour, repassant devant la même croix, mon ami se mit à aboyer tout comme son chien, avec un cri plus désespéré encore.

Je croyais que c'était un sacrilège de plus ,mais je vis à sa figure que son aboiement était involontaire.

Un instant après, il se remit, essaya de rire comme s'il eut joué la comédie.

Mais rentrant chez sa mère — une sainte femme — il aboya !

Le lendemain, il aboya, puis toujours...

Arsène HOUSSAYE.

BIBLIOGRAPHIE

Une petite Sainte. Visite au Carmel de Lisieux, aux reliques, à la tombe de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, par Jean Saint-Yves. In-12, 1 fr. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

« Charmant et doux ! Pas d'autres mots pour définir l'impression gardée après cette lecture ». — « Cette littérature-là venait du cœur ! C'était une chose délicieuse et émouvante ». — C'est l'auteur qui parle ainsi de l' « Histoire d'une âme », et, vraiment, dût sa modestie en souffrir, il se trouve avoir défini l'impression que laisse la lecture de ses pages à lui. Oui, elles viennent du cœur et elles vont au cœur !

Les Questions Actuelles, revue documentaire paraissant tous les samedis. — Rue Bayard, 5, Paris (8e). Le numéro 0,15 ; un an 6 francs.

Sommaire du 8 juin 1912 :

I. La crise de la répression. (Rapport de M. Louhat, procureur général près la Cour d'appel de Lyon, à la Société des prisons. [« Revue pénitentiaire et de droit pénal » d'avril-mai 1912].) — II. Le reculsage en France au moyen âge. (Extrait de la Causerie de l' « Ami du Clergé » sur les Revues, 2 mai 1912). — III. Dossiers des « Questions Actuelles ». — IV. A Travers les Revues.

L'Éparpilleur de braises, par Jeanne de Coulomb. — 1 vol. in-12, prix broché, 3 francs; relié toile bleue, fers spéciaux, tranches marbrées, 3 fr. 50.

L'auteur de cette captivante étude psychologique nous montre le jeune Auvergnat dans le tourbillon de Paris où, pour satisfaire son insatiable besoin d'arriver, il exige de sa conscience les concessions les plus honteuses. Tous les moyens lui sont bons ; il fait litière de ses derniers scrupules ; il fonde une revue qui flattera les pires tendances et pour laquelle il acceptera la collaboration d'écrivains indignes de ce nom.

Et, ici viendra se greffer un drame tel qu'il s'en déroule tous les jours dans ce monde équivoque qui conduit la France à la honte et à la ruine. Le châtiment ne se fera pas attendre. A force d'éparpiller les braises de ses théories néfastes, l'incendie se déclarera, mais il dévorera d'abord le propre foyer de Jacques Milorge. Sa femme en sera la première victime et, devant l'effondrement de son intérieur, l'apôtre du mal comprendra enfin toute la hideur de son œuvre. Trop tard !

Tout nous est raconté avec le talent, la verve, l'esprit prime-sautier dont Mme Jeanne de Coulomb a le secret. Des scènes d'un tragique intense succèdent à des pages d'une poésie sérieuse et réconfortante. De l'œuvre, prise dans son ensemble, nous tirons une leçon de haute morale, sociale et chrétienne, que beaucoup feraient bien de méditer.

Cet ouvrage se trouve aussi chez les principaux libraires et notamment à la « Croix du Nord », 1, rue des Sept-Agaches, à Lille.

Revue des Revues

L'apostolat des dames à l'usine

(CONFÉRENCES D'ÉTUDES SOCIALES DE NOTRE-DAME DU HAUT-MONT, février, Pierre Lestienne)

Les conseils que voici ont d'autant plus le prix qu'ils sont donnés par un homme qui a pu juger de leur mise en œuvre :

A cette heure, donc, imaginant que ces dames m'entendent, je me permettrais bien franchement de leur dire : « Si vous pénétrez dans l'usine, Mesdames, ayez toujours devant les yeux ces quelques mots : tout est dans « la manière » ; car c'est de « la manière » que dépend l'effet moral, et c'est de l'effet moral que dépend le succès. Vos œuvres seront vaines, si vous n'êtes pas aimées ; elles pourront présenter de superbes statistiques, vous n'aurez remporté qu'une demi-victoire, si vous n'avez su gagner les cœurs. Et si cette crainte vous venait que traîner les cœurs après soi, peut coûter cher à la bourse, vous serez rassurées quand je vous aurai dit que cette « manière », pour donner un bon rendement, doit être « la manière simple » : c'est-à-dire qu'elle doit justement tirer sa force non pas tant d'organisations multiples, et de générosités coûteuses, que de *l'emprise* personnelle plus ou moins profonde sur les âmes. »

Nul doute d'ailleurs que cette façon de procéder, parce qu'elle exige un tempérament adapté et presqu'une vocation spéciale, ne se trouve la plus rarement en usage ; et je crois que voilà l'origine de bien des mécomptes.

N'accablons donc pas l'industrie de charges supplémentaires, par des charités luxueuses que le bénéficiaire s'habitue à considérer comme une dette de l'employeur ; l'éclat même du bienfait efface trop le bienfaiteur, dont l'influence alors tend à diminuer, à mesure qu'il modère ses libéralités. Faites-vous une « situation » dans l'usine, Mesdames, par vos catéchismes aux jeunes filles et aux jeunes garçons, par des réunions, retraites, écoles ménagères, visites aux malades, pèlerinages, prières en commun, bref par tout ce qui vous met en contact avec l'ouvrière, et ceci posé, n'oubliez plus que c'est votre puissance de séduction personnelle et non point un appoint matériel, qui doit maintenir vos initiatives et développer votre influence. C'est votre intelligence pratique, c'est votre tenue, votre accueil, votre art de plaire, mille choses quasi-indéfinissables, qui produiront cet effet moral décisif, grâce auquel « la glace se brisera ».

Mais, Mesdames, ce n'est pas seulement l'ouvrière, c'est l'ouvrier que je prétends vous voir atteindre, et point n'est besoin pour cela de pénétrer dans ses ateliers ; le seul fait de votre présence à l'usine peut détruire déjà en lui bien des préjugés : il sait quel intérêt vous lui portez, il sait, Madame, que vous visitez les malades, il vous a rencontrée un jour dans quelque couloir, et très naturellement vous lui avez demandé nouvelles et détails sur son ménage ; un simple mot, un regard amical, une attention délicate ont suffi pour éteindre sa malveillance... Et les occasions, certes, ne manqueront pas de vous attirer ainsi des sympathies, sans donner prétexte à aucune méfiance, à aucune jalousie. C'est ici surtout que le succès dépendra de la manière et vous remplirez ici surtout votre devoir de charité, dans la mesure où vous aurez eu tact, de la distinction, de l'amabilité gracieuse.

Oui, Messieurs, c'est par les petits moyens que l'on gagne quelquefois les grandes causes, et plus je poursuis mon rêve, plus je trouve que ces petits moyens de « la manière simple » sont les vrais, les seuls grands moyens : car le peuple, vous le savez, se laisse conduire bien plus par les impressions que par de longs raisonnements, ses meneurs ne l'ont que trop compris, et une poignée de mains le touche plus que mille arguments.

Nous pouvons donc espérer que cet essai discret et constant d'un rapprochement désintéressé touchera l'âme ouvrière et tendra peu à peu à effacer en elle ces sentiments d'antipathie pour le patron que lui ont infusés des théories malsaines ; peut-être dans ces ateliers ainsi pénétrés de sève apaisante, éclateront encore des conflits d'ordre économique, car les questions de justice sont sujettes à controverse ; au moins, peut-on croire qu'ils seront sans violence et sans haine, là où l'ouvrier aura été touché par un rayon de la divine charité...

... Mais encore faut-il se mettre en route ; pour avoir le droit de causer avec un ouvrier sans contrainte, pour avoir le bonheur de faire tomber des préjugés de classe, de rayonner en douce bonté, encore faut-il avoir le courage d'entrer dans l'usine, de s'y employer directement auprès des ouvrières, de le faire avec constance, et surtout de ne point reculer devant les premiers obstacles.

Car il s'en trouve là comme ailleurs, Mesdames, et je vous entends déjà me poser de sérieuses objections : « Soyons pratiques, me direz-vous, j'ai une nombreuse famille, j'ai même d'autres œuvres qui absorbent tout mon temps, il m'est impossible de passer des journées entières à l'usine ! » — *Réponse :* « 1° Ne croyez-vous pas que pour une femme d'industriel, sinon la première, du moins l'une des premières œuvres doive consister à aider matériellement et moralement dans leurs nécessités les collaborateurs de son mari ? 2° Je doute que le soin de vos nombreux enfants puisse vous empêcher de consacrer le minimum d'une heure par semaine à vos ouvriers et une demi-journée tous les quinze jours à la visite de quelques malades. C'est affaire de bonne organisation de son activité, l'expérience le prouve : et puis, ayons le bénéfice de notre foi et croyons que si nous savons « prendre bénévolement sur nous les soucis des autres », la Providence veillera par ailleurs sur nos intérêts les plus chers... »

« Mais nos maris, direz-vous encore, Mesdames, ne nous encouragent guère à cet apostolat. » — *Réponse :* « Je le comprends dans certains cas, si vous bouleversez l'usine par des procédés compliqués et par un autoritarisme inopportun ; mais au contraire ils vous l'ouvriront volontiers si vos méthodes sont simples, discrètes, patientes ; si vous comprenez que c'est l'effet moral qui importe surtout, que c'est la lente infiltration des eaux qui fait s'écrouler la montagne, que votre influence ne doit pas chercher à s'exercer en coup de foudre, qu'il faudra peut-être de longues années à vous et à vos filles, Mesdames, pour que vous marquiez vos usines d'une empreinte chrétienne, et que c'est la patine du temps qui couvre d'une durable majesté les vieux édifices. »

« Nous avons essayé, m'objecterez-vous encore, mais nous n'avons pas, chez nos ouvrières, rencontré le désir d'un rapprochement, elles n'ont guère répondu à nos avances, elles sont restées « distantes »..., il y a entre nous une gêne indéfinissable et qui paralyse notre bonne volonté. » — *Réponse :* « Alors, Mesdames, faites un acte d'humilité, en reconnaissant votre insuffisance ou plutôt votre inexpérience et surtout ne vous découragez pas. N'oubliez pas non plus que pratiquer « la manière simple » c'est avoir avec les humbles un cœur attentif aux nuances, que c'est ressentir avant eux, pour les ménager, leurs susceptibilités, que c'est comprendre profondément l'âme populaire, que c'est aujourd'hui posséder « le sens social », que c'était jadis tout simplement aimer le prochain avec autant de délicatesse que soi-même. »

J'ajoute qu'il est un obstacle dont vous ne me parlerez pas, mais dont l'ombre vous fait, peut-être inconsciemment, hésiter, c'est l'éternel, le maudit respect humain, qui se cache souvent sous la fleur pâle de la timidité. Il faut le vaincre pour pénétrer dans l'usine plus encore que pour faire sa génuflexion à l'église...

Beaucoup d'hommes « font le mal » uniquement par respect humain : c'est, à tous les carrefours de la société, cette masse moutonnière, bulle par la valeur, inquiétante par le nombre, qui trottine, le front baissé, derrière les mauvais bergers. Oui, qu'il est difficile parfois de n'être pas *quelconque* derrière *quelqu'un* ; de n'être pas de ceux qui écoutent, regardent et sourient à tous venants ; vous aurez le courage, Mesdames, d'avoir des convictions saines et rutilantes devant vos ouvrières comme devant vos enfants.

Disons enfin, Messieurs, que parmi les femmes de patrons, il n'y a pas que des mères très occupées, il y en a d'autres à qui la Providence a refusé la joie et l'honneur de nombreuses maternités ; et pour celles-là, quel dérivatif à la vie frivole et inutile, quel meilleur rappel à l'ordre que le travail apostolique à l'usine ?.....

Ah ! Messieurs, que le ciel est donc noir au-dessus de nos usines ! Malgré tous nos efforts, que de blasphèmes sur les lèvres, que de désordres dans les mœurs ! Ecoutez rugir les mille voix de l'atelier : « Nous sommes des incrédules... nous ne croyons pas à vos apparitions... » A ces misères qui réclament votre charité, répondez en envoyant les pieuses Bernadettes de vos foyers refaire pour l'ouvrier le sourire de la Vierge ! Leur bienfaisante présence dissipera en lui quelques préjugés et le rendra moins sensible aux excitations de la haine. Oui, la bonne dame deviendra, dans la féodalité nouvelle, la châtelaine de jadis, secourable et aimée de son petit peuple de travailleurs ; elle lui apparaîtra comme la gracieuse incarnation de ce catholicisme social qui n'est que le catholicisme intégral et qui discernant à merveille le domaine de la théorie pure de celui des réalisations pratiques comprend et enseigne que la justice ne remplacera jamais la charité.

Ai-je besoin de vous apprendre maintenant que l'idéal dont je vous parlais a été dépassé maintes fois dans nos régions et que le tableau que j'ai essayé d'en tracer, n'est que la pâle synthèse de consolantes réalités. Oui, Messieurs, le moment est venu de saluer toutes les Bernadettes du Nord, qui depuis de longues années, prodiguant généreusement leur cœur et leur temps à l'apostolat dans l'usine, ont relevé tant d'âmes déchues, en refaisant pour elles le sourire de la Vierge ! J'ai promis de ne citer personne, de taire même le nom des villes où se sont épanouies certaines activités admirables, mais je tiens cependant à vous énumérer rapidement les moyens pratiques d'apostolat employés dans les usines de la région. Vous trouverez à leur sujet des détails intéressants et édifiants annexés à ce rapport. Vous verrez que ces moyens matériels sont à peu de chose près les mêmes partout : ils ne varient que dans leurs applications suivant les localités et les aptitudes des dames.

A Lille, plus de cent femmes ou filles d'industriels se sont consacrées à l'apostolat de l'usine, elles rendent, m'a-t-on dit, les plus précieux services par leurs catéchismes, cours de couture, restaurants ouvriers, maison de famille, s'occupant en même temps de la confection des layettes, de la distribution des vêtements, du recrutement des cercles ouvriers, etc.

A Armentières, dans plusieurs industries différentes, l'apostolat se fait par le catéchisme, les écoles ménagères, les visites aux malades, les réunions de corporation, les messes du premier vendredi, etc.

A Roubaix-Tourcoing dans près de quarante usines on s'occupe de la direction religieuse et morale des ouvriers et des jeunes gens, par des catéchismes aux Français et aux Flamands, des retraites annuelles, des distributions de bonne presse ; on y pratique avec de consolants résultats la visite des ouvriers malades, on y encourage l'éparg